

Geneveactive, 26 janvier 2016

De routes en déroutés : les marches entêtantes et déroutantes de «iFeel3»

Par Bertrand Tappolet



Marco Berettini. "iFeel3". Photos Dorothee Thébert.

Chercher l'unité et l'horizon de soi-même à travers la diagonale, tel est le principal paysage scénique inlassablement emprunté par quatre performeurs dans « iFeel3 » de Marco Berrettini. Insistante et médusante transe d'endurance menée sur le fil d'un mouvement continu.



A l'instar de ces précédents volets composant une forme de cycle (*iFeel* et *iFeel2*), cette création performative et concertante, philosophique et métaphysique, artisanale et savante, file une possible métaphore d'une destinée humaine reprise en boucle vers des horizons obliques évoquant la statuaire et l'iconographie du réalisme socialiste alors que flottent des bribes de la pensée ultralibérale de l'essayiste, sociologue, romancière et scénariste pour Hollywood, Ayn Rand, qui a fui la Russie bolchévique en 1920.

« Au-delà de la simple critique d'un livre, « La Grève » (« Atlas Shrugged ») que personne ne semble avoir aimé, mon intérêt s'est focalisé sur le récit qui y est fait d'un groupe de personnes s'isolant au cœur d'un désert pour réfléchir à une Révolution en attendant que le Président des Etats-Unis ne fasse appel à eux, tant le gouvernement aurait besoin de ces têtes pensantes pour faire fonctionner la société. L'idée m'a immédiatement plu et fait sourire. Pourquoi dès lors ne pas transformer mes danseurs en une élite se croyant au-delà des Autres et croyant par leur esprit et leur façons de faire pouvoir apporter ce qui est nécessaire à une société ? », s'interroge le chorégraphe en entretien.

Ces fragments volètent donc en ritournelles deleuziennes sur des partitions électro pop. Ces dernières se révèlent tour à tour planantes et psychédéliques, tranchantes et stratosphériques comme les riffs d'un Neil Young ou *dancefloor* façon Mambo Kurt. Interprétées live, les musiques sont cosignées du chorégraphe et du compositeur Samuel Pajan (Summer Music) qui en sont aussi les interprètes (voix, synthés, guitares, maracas). On y entend en anglais des échos à la pensée de Krishnamurti, Angela Davis, Noam Chomsky, Abby Martin ou Nietzsche. Et des éléments renvoyant aux partitions signées des deux garnements de talent que furent Kurt Weill et Bertolt Brecht cherchant à faire de l'opéra un événement conduisant le spectateur à l'activisme intellectuel et à l'engagement moral. Toute la dramaturgie du spectacle semble alors tenir dans ces paroles : *« Nous sommes présents, avant et après, en balançant sur le fil du rasoir de l'événement. Nous sommes présents, avant et après, à l'horizon de la singularité. »* (Chanson Ayn et Ray).

De marches en danses et transes

Trajectoire entêtée tour à tour autiste et communautaire, la marche modulée sans cesse reprise est ici comme une non figure, un carrousel obsédant tendu entre apparition disparation. Un geste transitoire, un entre-deux qui refigure l'architecture spatiale et temporelle. Sur le plateau, ils sont quatre danseurs vêtus de blanc. Comme de possibles B-Boy à casquette et B-Girl à capuche, silhouette arty et héroïne manga en tennismaman. La carte et le territoire des marches dès lors arpentés savent se ramifier dans des modulations d'amplitudes, de glissandos, de sauts.

Autant de variantes, en somme, d'une atmosphère indécidable qu'a si bien condensée le philosophe français Gilles Deleuze : *« Faire un événement, si petit soit-il, la chose la plus délicate du monde, le contraire de faire un drame, ou de faire une histoire. Aimer ceux qui sont ainsi : quand ils entrent dans une pièce, ce ne sont pas des personnes, des caractères ou des sujets, c'est une variation atmosphérique, un changement de teinte, une molécule imperceptible, une population discrète, un brouillard ou une nuée de gouttes ».* (Gilles Deleuze, Claire Parnet, *Dialogues*).

« Avec des pièces comme « iFeel3 » après « iFeel2 », « Cry » et « iFeel », je continue à creuser ce qui pourrait être un mélange entre une façon européenne plus expressive de la chorégraphie et une approche d'avantage épurée et abstraite de la danse américaine », relève Marco Berrettini. En revisitant nombre de danses et postures, le quatuor de pèlerins est transcendé par la troublante présence de la comédienne et danseuse Marion Duval impressionnante dans l'art du grand (re)passage postural. « J'ai d'abord recherché des postures dans les corps avant de développer les mouvements », précise d'ailleurs le chorégraphe.



Histoires condensées de la danse

Cheveux couleur jais, jupette plissée, bustier froncé dans le dos et petites chausseurs de toiles, le tout en blanc, Marion Duval a tout de l’Alice Pleasance Liddell fétichisée par Lewis Carroll photographe. Ses obliques de 10 secondes chrono dans *iFeel3* sont pour le moins intrigantes. Formée à la danse classique et contemporaine, au théâtre et au clown, Marion Duval, qui fut interprète chez Andréa Novicov, Fabrice Gorgerat, Robert Sandoz ou Youngsoon Cho Jaquet, ose tout. Ou presque. Ce, dans une grande fidélité à la démarche de longue date du chorégraphe qui est d’interroger et subvertir l’historicité de la danse dans ses composantes modernes et postmodernes, contemporaines et théâtralisées en les frottant aux chansons des gestes et postures issues de la culture populaire, du manga au dessin animé notamment.

Le tout en pointant, ici doucement, la forfaiture que peut parfois être le spectacle de danse dans son hymne convenu à la performance virtuose consensuelle, à la danse comme frappe de clavier chorégraphique débitée au kilomètre. Si la nouvelle création du Transalpin travaille encore une fois sur la possible frustration face à ce qui n’était pas de la danse comme c’était à espérer/désespérer et à prévoir, il joue toujours, de manière renouvelée, avec le souhait du spectateur d’assister enfin à un authentique spectacle qui performe. Les interprètes sont aussi de vrais athlètes accomplis proposant des diagonales au format tweet comme une ronde ou un teaser prenant la forme d’un ruban de Moebius.

La dramaturgie joue ainsi des intervalles, un performeur s’évanouissant après l’autre et d’une savante manière de s’agrèger et se désagrèger. Les corps étirent les espaces intermédiaires, tuilent et tricotent leurs trajectoires sans presque jamais se télescoper. Comme le pressent justement le critique historique Gérard Mayen dès *iFeel2* : «*la danse n’est pas cette bête affaire de corps domestiqués pour bien bouger. Elle est opération de lecture par flux d’échanges.*»

Marion Duval déroulent les mouvements sinueux, tournoyants, qui jouent presque exclusivement sur les bras façon Loie Fuller, les trois-quarts de profil en frise antique puisant dans leur meilleur dans le tandem Nijinski-Lifar. La palette de la jeune femme est des plus éclectique et conduite avec un détachement souverain, de l’ordre de l’esquisse désinvolte : souvenir d’Isadora Duncan tirant sa première idée de la danse du rythme des vagues du Pacifique ; danse du soleil psychédélique proche de la comédie musicale *Hair* ramenée à une silhouette posée et déplacée ; démarche latérale de crabe rappelant les évolutions burlesques des personnages dans les mangas les plus héraldiques et populaires, style *One Piece*. Bondissements vitaux et enfantins à la Candy sous acide disneyen, corps handicapé et empêché croisé dans les parages d’Alain Platel, clin d’œil possible à Anne Teresa de Keersmaecker avec ce bras qui part vers l’arrière, harponnant le reste du corps tendu vers l’avant ou fiché à la verticale.

Il y a aussi ces pas glissés vers le grand écart. On retrouve là une juvénile majorette testant ses enjambées à la façon d'un jeu d'équilibre venu de l'Enfantin. Et puis cet incroyable regard concentré et plissé vers l'horizon de lendemains qui (dé)chantent, dans une geste rapatriant les canons figuratifs du réalisme socialiste et les poses héroïques, de Staline à Kim Joung-un. Plus loin, sans doute, pour les progressions de marche en danse avec chute et jambes pliées, mains posées sur genoux ou jarrets, Mathilde Monnier et sa pièce *Déroutes* de magnifique mémoire.

Sous la direction de Marion Duval et avec elle, Marco Berrettini présentera *Claptrap* autour de l'autofiction et la manière de faire récit de soi. L'art du bonimenteur est annoncé comme pendulant entre «*confession et mythomanie, comédie et drame*». (Au Théâtre de l'Usine du 3 au 6 mars 2016). Chez la comédienne et danseuse, performeuse et metteuse en scène, il pointe une «*exigence folle*» et un caractère volontiers «*sauvage*». Avant de confier, franchement admiratif : «*A 53 ans, elle me bouscule comme jamais, m'amenant dans des territoires rarement arpentés ainsi jusqu'alors. En répétition, j'ai l'impression de renaître chaque jour par elle. Voici un sentiment que je n'avais plus guère expérimenté. Sa présence est incroyablement stimulante*».

Envers de l'obscur

A la fin de *iFeel3*, le monolithe retournée révèle un white cube plasticien surexposé par des fluos conçu par Victor Roy. Evoluant dans une forme de vitrine du salon des arts ménagers avec démonstration de robots ménagers, des presses fruit et légumes aussi *design* que les aspirateurs Dyson mêlant l'utilitaire à l'érotisme gore dévoilant les agrumes en mode broyeur. En couple, les performeur-e-s et musiciens iront y presser les agrumes en riant de manière douloureuse et silencieuse, formes creuses agitées de spasmes, chimères aux mouvements d'automates.

Voici une sociabilité bio en réseau qui ne regarde qu'elle-même «*crispée dans ses pleurs suite aux attentats qui ensanglantent la planète autant que dans un hédonisme light épousant la vogue présente des jus de fruits et légumineux censés purgés l'organisme de ses toxines sans autre effort que l'absorption de cocktails de jus pressé. Le rapprochement entre ces deux réalités suscite un devenir immobile, spectral. Il est posé en équilibre instable entre rire et douleur, saisissement et impuissance*», commente un Berrettini très en verve malgré sa gorge nouée du jour.

Pour Marion Duval, le visage est alors poudré de blanc, lèvres pulpeuses rouges sang de vamp automate et d'héroïne manga tueuse. Sa figure semble alors surgir autant des clowns mélancoliques, déceptifs et inquiétants du Suisse Ugo Rondinone que du film de super-héros criminels *Suicide Squad*. Pour Marco Berrettini, les lèvres sont rehaussées par deux touches centrales couleur carmin évoquant Klaus Nomi ou un improbable précieux ridicule courtisan. Eve en statuaire, Christine Bompal porte, elle, une immense pomme plastique rappelant un porte-glaçons très en vogue dans les années 70. On s'éclate tout en névroses chez les bobos bio lyophilisés qui lentement portent leur calice fruité et légumineux aux lèvres. Avant de retourner cérémonieusement, ici au néant de leur obscurité fuligineuse, là à leur coulisse hors champ.



Un casting quatre étoiles

Demeure pour cet opus, l'infinie expressivité et variété de la trame des marches qui exacerbe sobrement le contraste de la singularité des êtres. Il y a les saynètes proches du *voguing* déstructuré imaginé par le chorégraphe américain Trajal Harrell réalisées par la Française Nathalie Broizat. Elles mêlent les registres absurde, pathétique, lyrique, opérique et new burlesque dans une veine de diva doloriste proche de Pina Bausch et Raimund Hoghe, si prompts à mettre en scène une humanité égotiste un brin fêlée. Mais aussi les fascinantes décompositions aériennes de Sébastien Chatellier, débordant le plateau, ses jambes projetées en fouettés, modulant ce flegme qui le rend aussi attachant que ces gravures de mode vantant des parfums avec une morgue lasse. Pourquoi ne pas y déceler cette désinvolture de nantis à la cinglante beauté racée face à la vie en marche ?

Découvrez aussi la performance de l'inoxydable interprète qu'est Christine Bombal depuis 1989. Contemplez ses variations obstinées alignant mécaniques de bras tournoyants et suspensions du corps qui doivent tant notamment à son heureux compagnonnage avec l'icône la plus populaire de la danse hexagonale, Philippe Decouflé (*Petites pièces montées, Denise, Decodex*). L'entêtement autiste de ses trajectoires métronomiques ainsi que son évolution en grappes et nuées magnétiques formées de danseurs cherchant leur Nord ne sont pas sans évoquer, de loin en loin, son travail avec le chorégraphe suisse Gilles Jobin (*Moebius Strip, Under Construction*). Elle se révèle merveilleusement apte extraire la substance théâtrale de la marche comme par le passé d'autres formes archétypales telles le rock pour *Gonzo Conférence*, conférence performative et dansée avec Fanny de Chaillé.



Léger et lourd

Figurant aussi bien la déambulation d'une communauté d'exception que nous a présenté sa pièce, que la marche arpentant un paysage autant mythologique que politique, *iFeel3* harmonise sereinement le profane et le mystique. Comme si ce chorégraphe déroutant pouvait à lui seul entraîner tous nos rêves et utopies derrière sa diagonale. Sans jamais quitter le sol rugueux du monde, Marco Berrettini a donc fini par mener patiemment sa création dans les nuées, marier le ciel et la terre. Avant de tout figer dans une white box en forme de tombeau mallarméen des sociabilités en réseaux, light et bio, si oubliées du corps comme pensée et du monde comme poids.

Cette séquence terminale semble ainsi reconduire les intuitions posées par le philosophe français Gilles Lipovetsky dans son ouvrage, *De la légèreté*. L'existence s'y révèle aussi «*désorientée, insécurisée, hautement fragilisée*». Si les hymnes au plaisir prolifèrent, «*l'anxiété et les dépressions sont sur une pente ascendante*». Le chorégraphe semble s'être souvenu que *De la légèreté* est sorti le 7 janvier 2015, jour de l'attaque contre *Charlie Hebdo*. Dans son intérieur et écrin blanc surexposé, il met en scène une époque éthérée mais inquiète, tordue par le rictus d'un rire en souffrance, une époque qui, comme l'observe Lipovetsky, «*rencontre une nouvelle limite à l'accomplissement d'elle-même, échouant à éradiquer les actions d'endoctrinement et de « lavage de cerveau », les tueries et massacres, le déchaînement de la haine de l'autre*».

Bertrand Tappolet

iFeel3

Une pièce chorégraphique de Marco Berrettini, avec Christine Bombal, Nathalie Broizat, Sébastien Chatellier, Marion Duval et Summer Music (Samuel Pajand et Marco Berrettini).

Théâtre de Vidy – Lausanne, du 26 au 28 janvier. Rens. : www.vidy.ch

Lire également :

– *iFeel*. [Les formes de la colère](#). Par Bertrand Tappolet.

– *iFeel2*. [L'accord parfait de deux êtres sur scène](#). Par Bertrand Tappolet.